

entretien avec Stefan KAEGL/RIMINI PROTOKOLL

Comment est né le projet de *Radio Muezzin* ?

Lors d'une tournée avec Rimini Protokoll, au Meeting Point Festival de Damas. Je suis monté sur la montagne qui domine la ville pour me promener et là, en écoutant les muezzins qui appelaient à la prière, j'ai éprouvé une sensation acoustique impressionnante. Ensuite, j'ai observé ce rituel. À Amman par exemple, en Jordanie, j'ai compris que l'appel à la prière était centralisé, par une seule radio qui diffusait un seul appel de muezzin dans toutes les mosquées de la ville. J'étais intéressé par le rituel de l'appel en lui-même et par son procédé de diffusion, soit éclaté dans chaque mosquée avec son propre muezzin, soit centralisé grâce à une radio unique. Je me demandais ce que devenait l'aura de cet appel s'il était ainsi radiodiffusé... Un jour, j'ai lu un article dans un journal annonçant que ce processus était en cours de perfectionnement au Caire, les techniciens du ministère de la Religion ayant mis au point une fréquence particulière pour les cinq appels quotidiens. J'y suis allé.

Vous vous tenez au croisement d'un phénomène de civilisation et d'un processus technique ?

Il y a en effet une contradiction. L'appel à la prière n'est pas défini mélodiquement par le Coran et chaque muezzin lui donne sa voix, son interprétation. Les muezzins ont donc une grande liberté de ce point de vue. L'appel est important dans leur vie, même s'ils ont beaucoup d'autres tâches dans une mosquée (lecture du Coran, entretien des lieux, accueil des fidèles). Mais cette centralisation de l'appel, en cours depuis plusieurs années, est un processus technique mais aussi religieux, politique, puisque tout est placé sous la direction et le contrôle du ministère de la Religion. Le problème des muezzins du Caire, c'est que ce processus passe par une forme de « sélection » des voix : une quarantaine de muezzins ont été choisis par les techniciens du ministère et se succèdent à la radio pour les appels, diffusés dans toutes les mosquées de la ville. Or, il existe des milliers de muezzins au Caire. Je trouvais qu'il était intéressant de se demander comment ils réagissaient face à ce processus, en prenant des exemples très variés, certains bénéficiant du système, d'autres moins. L'appel se négocie en terme « d'avantages ». Dire l'appel c'est avoir une certaine « surface religieuse », cela correspond à une certaine place au paradis. Comment peuvent réagir ceux qui sont dépossédés d'une part de cet avantage ? Cette centralisation est donc révélatrice de l'emprise du pouvoir, qui perfectionne ses techniques en partie grâce aux subventions du gouvernement américain et donc d'un processus en cours de contrôle des mosquées. Elle illustre aussi les craintes et les inquiétudes des muezzins eux-mêmes. Je me suis posé toutes ces questions, et j'ai voulu les éclairer en partant du niveau le plus concret et pragmatique : comment fonctionne une mosquée ?

Vous avez effectué un travail documentaire sur place ?

Je suis allé au Caire et j'ai parlé aux imams, puis aux muezzins, en prenant contact via le ministère de la Religion et les techniciens de la radio. Les imams étaient un peu méfiants, mais ils ne se sont pas opposés au projet. Pour eux, l'idée d'un spectacle sur la vie des muezzins n'est pas incompatible avec l'islam, pour autant que les muezzins jouent leur propre rôle. Ils se méfient d'un théâtre qui serait proche du typique soap-opéra égyptien où des acteurs aux mauvaises blagues proposent comme modèle un monde superficiel peuplé des gens riches. Mais d'une certaine façon, ils ne sont pas contre le « théâtre documentaire » tel que je le conçois et le pratique. J'ai ainsi pu rencontrer trente-quatre muezzins très différents, en deux mois de séjour et de recherche sur place. Je voulais cette diversité des situations : il y a des mosquées immenses et d'autres toutes petites, des anciennes et des modernes, certaines plus modérées que d'autres, avec beaucoup de vieux ou davantage de jeunes. D'autres sont celles de la haute société, ultra modernes et prestigieuses, avec un rôle grandissant d'Internet, tandis que beaucoup sont très miséreuses. J'ai fait un « casting » complet. L'image toute faite, désormais, pour la télévision, c'est l'association « mosquée égale soupçon de terrorisme ». Moi je désirais connaître la vie, généralement assez simple et diverse, de ce lieu à travers son muezzin. J'ai retenu quatre muezzins représentatifs, qui m'ont paru susceptibles de raconter leur histoire, leur vie, leur travail, sur scène. Il y a aussi dans le spectacle un technicien de la radio cairote. Le plus difficile a été d'obtenir l'autorisation de filmer, puisque derrière chaque muezzin, sur scène, il y a un écran où défilent les images de son existence, de même que des scènes de sa mosquée et de ses environs, filmées *in situ*. Le spectacle est la combinaison de ces récits et des gestes des muezzins, avec les images projetées derrière eux.

Y avait-il certains interdits ?

Certains m'ont été donnés tout de suite. Pas d'images des poubelles, ce qui, au Caire, n'est pas facile... Pas d'images avec des animaux, ni chien ni âne. Les muezzins, eux, ne peuvent pas être en position couchée sur scène, « car on ne doit pas dormir dans une mosquée » (alors que beaucoup de gens dorment là au contraire...), et ils ne montrent jamais le dessous de la semelle de leur chaussure, ce qui serait une offense faite aux spectateurs. J'ai travaillé, et je travaille toujours, avec un interprète, qui m'a beaucoup aidé. Le plus difficile, c'est de se faire comprendre et accepter car il existe une codification permanente des actes, des rites, des représentations. Sur scène, ce sont eux qui définissent, par nuances, compromis, négociations, les limites du possible. En fait, il y a quelques grands interdits, mais la plupart des choses se discutent. En ce sens, les muezzins sont très responsables, loin de l'image toute faite et rigide qu'on peut avoir en Occident. Cependant, on comprend évidemment en les voyant jouer et vivre — jouer leur vie —, la place et les limites de la censure. Jouer aux dominos par exem-

ple, ce qu'ils font beaucoup, au début ce n'était pas représentable sur scène. « Ça ne va pas dans le sens du prophète... » Puis, ils m'ont demandé la permission d'apporter les dominos à l'hôtel, pour jouer durant les tournées. D'un autre côté, les muezzins ont fait de grands pas pour entrer dans le monde du théâtre.

Comment le ministère de la Religion a-t-il réagi à vos choix ?

La confiance des représentants officiels était limitée. Ils voulaient, par exemple, choisir eux-mêmes les muezzins retenus pour le spectacle. J'ai refusé. Il y a un muezzin aveugle dans mon spectacle, qui a une voix très belle et une personnalité étonnante. Le ministère, ne souhaitait pas avoir « un aveugle sur scène »... Il se préoccupe surtout de « la bonne image de l'Égypte », et leurs considérations sont avant tout touristiques. Moi, je cherche évidemment autre chose : l'humanité derrière le cliché, aussi bien touristique que médiatique. Avec les premières représentations du spectacle, la confiance du ministère a grandi et il a même protégé les muezzins contre les services secrets qui avaient commencé des enquêtes sur eux.

Que reprenez-vous de la vie des muezzins ?

Les quatre muezzins et le technicien se racontent sur scène, très simplement, en faisant récit des étapes de leur existence, enfance, formation, famille, itinéraire. Tout est très concret, illustré par les photographies qu'ils m'ont transmises. Ce qui revient toujours, c'est la limite entre tradition et modernité et la difficulté de leur vie. Le Caire est une ville où il faut s'organiser, car la vie y est dure, chaotique et la mosquée est souvent un espace de simplicité et de tranquillité.

Comment avez-vous travaillé formellement sur ce spectacle ?

Avec l'équipe d'artistes égyptiens, on a réalisé un travail spatial, visuel et sonore, à partir des impressions ressenties en visitant ces lieux au Caire, aussi bien les mosquées que la radio et ses enregistrements, puisque l'environnement sonore et le chant sont évidemment très importants dans le spectacle. Les muezzins chantent beaucoup, même si les traditions et les registres sont très différents. L'image, c'est toujours plus compliqué. J'ai tourné énormément au Caire, mais je ne peux pas tout montrer. Et les images que les muezzins m'ont données sont souvent très stéréotypées, et cela me convient : c'est leur propre vie, comme un curriculum vitae en images, des photos de famille, des photos d'amateurs. Pour le texte, enfin, c'est encore un peu plus compliqué, car c'est le leur. Ce sont eux qui se racontent. Moi, je fais des suggestions, je pose des questions et je mets en forme le texte après. Que peuvent-ils dire exactement sur leur famille, leur passé, le ministère ou sur l'argent qu'ils gagnent ? Je sens que ça vient peu à peu, que certaines barrières tombent, mais ils restent évidemment dans une forme d'autocensure permanente.

Qu'est-ce qui se dégage finalement de la société égyptienne dans *Radio Muezzin* ?

Ce sont de grands narrateurs, il y a beaucoup de simplicité et de beauté dans leur vie, mais toutes les visions, tous les élans sont, à un moment ou un autre, limités par un code. La vie est une négociation permanente, presque inconsciente. C'est un art de la limite et ce spectacle travaille beaucoup sur ce registre-là. Je n'ai pas voulu faire un manifeste, ni un pamphlet contre quoi que ce soit, simplement montrer, écouter, ce qu'est l'existence dans une mosquée du Caire. C'est une visite, jamais touristique, dont les guides seraient les muezzins eux-mêmes. Cette visite doit rester ouverte. Ce n'est ni un jugement contre, ni une propagande pour l'islam. Je ne suis pas religieux et j'ai voulu simplement poser ces questions : Que devient l'humain chez ces muezzins ? Quel est leur rôle social ? Que devient l'aura de cette cérémonie de l'appel à la prière quand elle est prise en charge par une radio centralisée ? Ce n'est pas un spectacle politique, même si tout ce qui est dit existe entre ces cultures est hautement politisé. Ce n'est pas un spectacle sur l'islam, c'est un spectacle sur cinq biographies égyptiennes.

Vous avez créé *Radio Muezzin* au Caire. Comment le spectacle a-t-il été reçu ?

Pour la majorité des égyptiens, c'était très nouveau. En Égypte, le théâtre c'est la fiction, le documentaire n'y a pas d'histoire. Ils étaient intéressés. Certains jeunes égyptiens, on le sent, veulent échapper à cette vision traditionnelle de leur ville. Ceux qui vont au théâtre notamment, se projettent dans une société plus moderne, internationale, technique, et les muezzins, pour eux, représentent la tradition qu'ils cherchent à fuir. Ils me demandaient toujours : « Mais pourquoi montrer des religieux ? » La forme du spectacle les intéressait, mais le sujet était soit trop proche soit gênant, les ramenant à une Égypte dont ils veulent s'affranchir. Mais d'autres ont aussi dit qu'en Europe, où chaque construction d'une mosquée produit des tensions parce que les gens savent très peu de chose sur le monde arabe ou l'Égypte actuelle, la rencontre avec des Égyptiens simples et religieux était importante.

Propos recueillis par Antoine de Baecque pour le Festival d'Avignon 2009